à sa société, et bientôt ces trois êtres en vinrent à ne plus se séparer, à passer ensemble toutes les heures des lentes journées.

On parla même un jour de mariage possible. Ce fut le comte qui, le premier, prononça ce mot. D'abord, Josette en fut étonnée, surprise, mais peu à peu cette idée folle prit racine en son esprit : elle s'y accoutuma, se la fit familière, en berça ses rêves languides, la considéra comme le seul moyen pour elle de se rattacher à l'existence, désormais.

Et, de fait, sa chair prenait de jour en jour des teintes plus vives, comme si la santé se décidait à revenir en elle !

Mme de Fleuranges, tout d'abord, avait eu des paroles de colère pour le comte Andrès ; elle lui reprocha ce crime—elle dit le mot—d'avoir fait accroire à cette enfant une chose impossible et monstrueuse : on n'épouse pas une mourante !

Mais le comte eut dans l'accent une telle richesse de conviction, sa voix chaude eut un tel rythme caressant, une telle éloquence persuasive, que vite furent dissipées les préventions maternelles.

—Je l'aime tant !

Pourrait-on résister, quand on est père et faible, quand on voudrait donner à sa fille la plus grande joie d'ici-bas, à des paroles si doucement dites ?

Le mariage fut décidé pour le mois suivant.

Le comte prit ses renseignements les Fleuranges, très-ancienne et fort opulente famille du Nivernais.

Cela lui suffit ; il borna là son enquête.

V

Au Cercle, trois heures du matin.

A une table de jeu, des hommes jeunes, d'autres qui l'ont été, attendent dans une angoisse fiévreuse les coups de la Fortune aveugle. Gardant un masque impassible, une froideur imperturbable, ou laissant paraître, sur leurs visages étirés, l'émotion anxieuse qui les broie dans son étreinte, tous suivent attentivement les cartes multicolores. La passion du jeu les domine en maîtresse ; ils y perdent, le plus souvent, leurs rentes et leurs cheveux, mais y trouvent, quand même et malgré tout, une intime et profonde volupté.

Le comte Andrès Brotzulesco tient la banque, et, depuis le commencement de la soirée, la "veine" ne l'a pas abandonné un seul instant. Il abat les "*huit*" et les "*neuf*" avec une fréquence désastreuse pour les joueurs éperdus. C'est, d'ailleurs, un homme heureux devant le tapis vert ; depuis un mois que le Cercle a l'"honneur" de le compter au nombre de ses membres, la palette du croupier a ramassé bien des louis d'or pour lui.

Décidément, cette "taille" est heureuse. C'est à peine si, de temps à autre, l'un des tableaux, toujours le moins chargé, passe une fois ou deux. Et les billets bleus s'amoncellent devant le brillant gentilhomme exotique, toujours impeccable, le plastron de chemise fermé par un diamant d'une eau admirable, les doigts cerclés de bagues de haut prix.

Cependant, à la fin de la "taille," un joueur soupçonneux, s'étant avisé de recompter les cartes, en trouva une vingtaine de plus que les cent quatre réglementaires. Décidément, ce "banquier" avait une sérieuse habileté de prestidigitateur ! Mais, comme ce n'était pas là un théâtre forain, le comte Andrès Brotzulesco, grand-croix de l'Etoile-de-Roumanie et commandeur de l'Ordre-du-Portugal, fut, malgré ses protestations très-vives, jeté dehors comme un laquais.

VI

Le lendemain, les "Echos" des journaux relatèrent ce scandale.

Et ce ne fut, à la même place où, hier encore, on citait à l'envi l'élégance et le "chic" du brillant comte roumain, que longues et sonores déclamations contre les "rastaquouères" et les chevaliers d'industrie étrangers.

Josette lut ces lignes ; elle en frissonna ; son cœur eut une contraction violente ; le sang circula un peu plus vite en ses artères ; se nuança une dernière fois de rose,—oh ! si faiblement !

Elle ne dit rien, ne se plaignit pas de cette suprême déception, mais, cette fois, ne put quitter son lit ; la mort, douce maintenant, allait achever son œuvre !

Le soir, elle expira, dans un sanglot.

Pauvre petite Josette de Fleuranges, pauvre petite Josette au pâle sourire, elle n'avait pas même eu, avant la suprême minute, la consolation, l'illusion plutôt, d'avoir été aimée !

UN DOCUMENT INEDIT.

La *Revue des Revues* donne la traduction d'un document inédit sur la guerre de 1870, que M. Henri Poschinger vient de publier dans la *Deutsche Revue* et qui est appelé à faire quelque bruit. Ce document est extrait du *Journal* du comte Frankenberg qui, entre les batailles sous Orléans et la capitulation de Paris, joua un rôle important comme officier supérieur et surtout comme intermédiaire entre Mgr Dupanloup et le prince de Bismarck. Le 14 octobre 1870, il était allé s'entendre avec l'évêque d'Orléans au sujet de l'organisation des ambulances et celui-ci avait profité de cette occasion pour lui déclarer qu'il "ne partageait pas "les tendances extrêmes et l'acharnement du gouvernement." Le soir venu, l'officier reçut chez lui la visite de Mgr Dupanloup : "Il faut, lui dit l'évêque, qu'on signe la paix à bref délai, car tout tombe en ruine si la guerre se prolonge. On me presse d'organiser une Ligue de la paix ; mais je ne puis la diriger, puisque Orléans ne jouit plus de son indépendance. Le seul homme qui puisse conclure la paix est mon vieil ami, M. Thiers.....

"J'ai lu la dépêche de Bismarck sur son entrevue avec Jules Favre à Ferrières. Les conditions qu'il pose à la France ne sont pas exagérées, en raison des événements et de la situation. Nous devons nous résigner à une cession de territoire ; mais, la paix faite, la France ne peut être sauvée que par le retour au pouvoir de la dynastie légitime.... La Prusse a résisté après Iéna parce qu'elle avait les Hohenzollern pour appui. L'Autriche a survécu à Austerlitz et à Kœniggrætz parce qu'elle avait les Habsbourg pour soutien. Le malheur pour nous, c'est la scission de la famille légitime, et je voudrais que le roi Guillaume usât de son influence pour ramener l'union dans les branches séparées. L'affaire devrait être entourée du plus grand secret ; mais je sais qu'on peut réussir. Le comte de Chambord doit être roi, et, comme il n'a pas d'enfant, il doit adopter le comte de Paris. Je n'exprime pas ici, continua l'évêque, mon opinion personnelle ; mais croyez bien que tout l'épiscopat français est avec moi. Je vous prie de donner, quand vous serez de retour à Versailles, communication de mes paroles à S. M. le roi Guillaume et au comte Bismarck. Mais le secret doit être gardé, si l'on veut que mes démarches et celles de mon ami aboutissent."

Dès le lendemain, le comte Frankenberg communiquait au Kronprinz, au roi et à M. de Bismarck, les propositions de l'évêque d'Orléans. Tous trois se montrèrent satisfaits de ses intentions pacifiques, déclarèrent qu'ils ne souhaitaient nullement le rétablissement de la dynastie napoléonienne et qu'ils étaient prêts à traiter avec "celui qui offrirait les conditions et les garanties de paix les plus avantageuses". Ils offraient tous les saufs-conduits nécessaires à l'ami que Mgr Dupanloup voulait déléguer vers M. Thiers pour négocier à la fois les conditions de la paix et celles de la restauration des Bourbons. Les publications ultérieures de M. Poschinger nous diront, sans doute ce qui advint du projet de l'évêque d'Orléans.

ENIGME.

Ce mot signifie discours obscur renfermant un sens caché que l'on propose à deviner. Il vient du grec *ainigma* (proverbe, fable, apologue).

L'énigme est connue depuis l'antiquité, où elle a joué un grand rôle. En ces temps reculés, on se plaisait aux paraboles dont le côté mystérieux impressionnait toujours et qui se prêtaient à une certaine emphase.

Du reste, les civilisations orientales ont toujours eu un faible pour les apologues en général et pour l'énigme en particulier. Ce n'était pas toujours une simple récréation, et les diplomates d'alors ne dédaignaient pas de se servir de ce moyen dans les plus délicates négociations.

Les encyclopédies nous apprennent que les Scythes, quand Cyrus eut envahi leur territoire, lui envoyèrent un messager, lequel, sans prononcer une parole, jeta aux pieds du roi de Perse : un rat, une grenouille et des flèches, ce qui voulait dire : "A moins que tu ne te terres comme un rat ou que tu ne te caches sous l'eau comme une grenouille, tu n'échapperas pas à nos flèches."

La plus ancienne énigme que nous ait transmise la légende est celle que le Sphinx proposa à Œdipe, roi de Thèbes, 1,400 ans avant Jésus-Christ. D'après la mythologie, ce Sphinx était un monstre qui avait : la tête d'une femme, le corps d'un chien, les griffes d'un lion, les ailes d'un aigle et la queue armée d'un dard terrible ; il proposait des énigmes aux passants et dévorait ceux qui ne pouvaient les deviner.

Voici l'énigme fameuse dont Œdipe sut trouver le *mot :*

"Quel est l'animal qui, le matin, marche sur quatre pieds, à midi sur deux et le soir sur trois ?"

C'est l'*homme* qui, enfant, se sert de ses pieds et de ses mains pour marcher ; plus tard il se tient debout sur ses deux pieds ; mais au déclin de la vie, il lui faut un bâton pour soutenir sa marche, de nouveau chancelante, et voilà le troisième "pied."

On raconte que les anciens rois d'Egypte et de Babylone s'envoyaient mutuellement des énigmes à deviner. Celui qui ne trouvait pas "le mot" était tenu de payer à l'autre une certaine somme convenue d'avance.

Dans cette lutte, le roi de Babylone avait presque toujours l'avantage, au grand désappointement du roi d'Egypte, qui passait cependant pour être fort habile à ce jeu.

On a su depuis que le vainqueur, tout en empochant le tribut, ne brillait guère par la délicatesse dans le choix des moyens employés pour s'assurer la victoire sur son partenaire. Esope, le spirituel bossu, après avoir quitté le roi de Lydie, était passé à la cour de Babylone ; c'est lui qui devinait les énigmes. L'histoire ne nous dit pas s'il partageait les bénéfices.

C'est au dix-septième siècle seulement que ce jeu devint à la mode en France ; mais alors ce fut une vogue véritable, et les plus grands esprits ne dédaignèrent point de se livrer à ce jeu. Parmi les modèles du genre français, on peut citer les énigmes que voici :

"Je ne suis pas ce que je suis, car si j'étais ce que je suis, je ne serais pas ce que je suis." Le mot est : *un valet.*

Cette énigme roule sur les diverses acceptions du mot "suis".

"Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on jouit sans savoir pourquoi et qu'on perd souvent sans s'en apercevoir ?" *La vie.*

On attribue l'énigme suivante à Voltaire :

Cinq voyelles, une consonne
En français composent mon nom,
Et je porte sur ma personne
De quoi l'écrire sans crayon
(*Un oiseau*)

Enfin Boileau fut, dit-on, le père du quatrain ci-après :

Du repos des humains éternelle ennemie,
J'ai rendu mille amants envieux de mon sort.
Je me repais de sang et je trouve la vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.
(*Une puce.*)

Dans le genre sérieux on cite comme un parfait modèle la célèbre énigme de Timée de Locres ;

"Quel est le cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part ?"

Il y a deux solutions : *Dieu* et l'*Univers.*

Ajoutons, pour être aussi complet que possible, que les Chinois sont grands amateurs d'énigmes. Ils possèdent des recueils nommés *Ya-Mi*, ce qui signifie : "Ruses de mots pour faire rire."

MONDANITES.

Elles ouvrent enfin leurs corolles veloutées, ces fleurs printanières que nous nommons pique niques, kermesses, concerts, foires.

Une semaine de gala ! Voilà comment pourrait s'appeler celle qui commence aujourd'hui ; car les divertissements qui durant son cours vont être offerts au public seront si variés et si attrayants que personne n'y résistera, et ce sera même le moment où jamais de regretter de n'avoir pas le don d'ubiquité. Fête superbe aux Fair Grounds ; Kermesse que l'on ne se lassera pas d'admirer s'il faut en croire les privilégiés qui en ont eu un aperçu, et enfin la grande, l'incomparable Sarah Bernhardt que l'on se fait une fête de revoir et qui va nous donner une série de représentations.

Miss Atwood Violett est partie jeudi pour New York, où elle va fixer sa résidence.

Le Dr John Butts, Mme B. B. Willis, sa sœur, et sa nièce, Miss M. E. Moody, venant de Vicksburg, sont arrivés mercredi à la Nouvelle Orléans, où ils passeront encore une semaine afin d'assister aux représentations de Sarah Bernhardt.

Mlle Annie Howard est actuellement à Memphis chez des amies.

Mlle Juanita Lallande est arrivée de New York mardi dernier.

La dernière réception du Afternoon Card Club a été tenue chez Mme Albert Maginnis, lundi dernier à 2 heures.

Le gén. Wm Porcher Miles et Mlle Miles, venant d'Ascension, sont arrivés la semaine dernière, et descendus à l'hôtel Pickwick où ils passeront quelques jours.

Mme J. H. Maginnis et Mlle Maginnis sont de retour de New York.

Mlle Lucie de Pousargues est arrivée samedi dernier du Mexique où elle a fait une tournée des plus intéressantes.

Le "Afternoon Progressive Euchre Club" se réunira mardi, le 21 avril, en la résidence de Mme Charles Holloway, 1349 rue Prytanée.

M. et Mme Paul Gelpi ont passé plusieurs jours à Covington, Lne, la semaine dernière.

Charmante, la réception donnée à Tulane Hall, samedi soir, par le Young Married Women's Dancing Class. Cette fête, qui a été des plus brillantes, s'est prolongée fort avant dans la soirée. M. et Mme Lucien Lyons, M. et Mme Albert Maginnis, M. et Mme John Philips et M. et Mme Jack Lyons, étaient au nombre des danseurs.

On annonce les fiançailles de Mlle Estelle Deléry avec M. James Chalaron.

Mme Antoinette Van H. Wakeman, de Chicago, est arrivée récemment à la Nouvelle-Orléans où elle fera un séjour de quelque durée.

M. et Mme H Laronsini et Mlle Alice Laronsini sont revenus de Claiborne, Lne, où ils ont passé quelques jours

Au nombre des passagers de la Touraine qui a quitté New York samedi en destination du Havre sont M. et Mme Charles Manrian et M. et Mme Henri Burgard.

Le Col. et Mme A. W. Hyatt sont de retour de Baton Rouge où ils étaient allés voir des amis.

Les demoiselles Denis ont passé plusieurs jours à la Passe Christian, Miss., la semaine dernière.

M. R. H. Chaffe et sa famille sont installés à Waveland, Miss., pour la saison.

Mlle Irène Boyce est en ce moment chez Mlle Sue White, de l'avenue Esplanade.

Mme Charlotte Payne et son frère, M. Horton Payne, sont de retour de la Passe Christian, Miss., où ils ont fait un séjour charmant.

Les demoiselles Mendès sont parties pour la Baie St-Louis, où les attendaient des amies avec qui elles passeront quelque temps.

Un "progressive euchre party" aura lieu chez Mme Bernos, rue Bourbon, aujourd'hui, à 1 heure de l'après-midi.

Mme J. J. Wright est partie mercredi pour Natchez.

Mme Geo. Russell, qui a passé quelque temps avec ses parents, M. et Mme Cartwright Eustis, est repartie lundi dernier pour Milwaukee.

M. et Mme E. P. Eastwick, venant de New York, sont arrivés ces jours derniers à la Nouvelle-Orléans, et sont descendus à l'hôtel Pickwick.

Mme Léon Le Gardeur est partie pour Claiborne, Lne., où elle passera quelques jours avec M. et Mme George Grima.

Le mariage de Mlle Laila Bonner avec M. Alex Dwyer, a été célébré jeudi matin, en la résidence du juge Bonner, en présence d'un petit nombre d'invités. La mariée portait un très élégant costume de voyage en serge bleu marine, qui lui seyait à merveille. M. et Mme Dwyer sont partis aussitôt après la cérémonie pour le Mexique, où ils feront une tournée.

Le Washington's Artillery May Ball, pour les enfants, aura lieu le 7 mai.

Les salons de M. R. Irby ont été ouverts lundi soir pour un concert auquel ont pris part : Mme Tuille, Mme Maurice Brierre, Mlle Varelli-Janquet, Mme Delos Mellen, Mme T. L. Bayne, Mlle Anita Castellanos, MM. Tom Semmes, juge George Théard, Dr Landry, A. Dufilho, W. R. Stauffer et Irby. Les invitations ayant été acceptées avec empressement l'assistance était nombreuse et l'excellente interprétation du programme a valu des heures charmantes aux invités parmi lesquels nous nommerons : M. et Mme Lamar Quintero, M. et Mme E. J. Bobet, M. et Mme Norvin Harris, M. et Mme T. L. Bayne, M. et Mme Henry Sloan, M. et Mme Walter Stauffer, M. et Mme Harry Hall, M. et Mme Hugh McElroy, Mlle Lena Jackson, M. et Mme Ed. Bright, Mme S. B. McConnico, Mlle Edith Libby, Mlle Mayronne, M. et Mme Léon Gibert.

Mlle Voorhies qui est attendue de San Francisco passera quelque temps avec M. et Mme C. H. Tebault.

M. Alphonse Leduc est parti lundi pour Chicago.

Le mariage de Mlle Etna Holliday avec M. Frank Rainold aura lieu le jeudi 3 avril.

M. et Mme Fernand May donnaient jeudi dernier une réception des plus brillantes dans leurs salons de la rue Orléans, en l'honneur de M. Hamlin Grant. Au nombre des invités que Mme May recevait, avec son charme habituel, nous citerons : M. et Mme Walter Stauffer, M. et M. Delos Mellen, M. et Mme Ed. May, M. et Mme T. L. Bayne, Mme Emile Lejeune, M. et Mme Castellanos, Mlles Blanche Pothier, Juanita Lallande, Anita Castellanos ; MM. Breton, Zieman, Courte d'Heur, Geo. Bright, Allison Owen, Tom Semmes, R. Irby, et juge George Théard.

Mercredi, à 5:30 heures, on célébrera en la Cathédrale St-Louis, le mariage de M. Gustave Pillié avec Mlle M. J. Roubion.

Mme Farjas et Mlle Jeanne Bermudez sont arrivées samedi dernier du Mexique, où elles ont voyagé pendant environ six semaines.

Le général et Mlle Nannie Brent sont partis lundi pour Baltimore.

Mme Edward Murphy a quitté la Nouvelle-Orléans lundi, pour retourner à son "home" à Greenville, Miss.

Mme Jos. A. Shakespeare et Mme F. Fairchild sont de retour de St-Louis, Mo., où elles ont fait un séjour de plusieurs semaines.

M. Carl Quintell est parti lundi pour Wytheville, Vie.

Mme Weightmann qui a fait un séjour de quelque durée à la Nile-Orléans, l'a quittée lundi dernier pour se rendre à Washington D. C.

Le mariage de Mlle Harriet Ruth Howe avec M. Charles Cliff rd Baldwin a été béni mardi dernier, à 7 heures, en la résidence de Mme George Howe, par le Rév. Père Drossart. Les salons avaient été parés de fleurs avec le meilleur goût et servait de cadre à la jolie mariée, qui portait avec une grâce exquise une ravissante toilette de satin duchesse ornée de dentelles de prix. C'est au bras de son grand'père, M. Auguste Lessepe, que la jeune fiancée a fait son entrée au salon précédée de ses filles d'honneur, Mlles Hélène et Stella Généres, Louise Harris, Irène Boyce, A. Baldwin, et de sa demoiselle d'honneur, Mlle Louise Howe. M. Baldwin l'attendait avec son "best man", M. Alva Baldwin. A l'issue de la cérémonie une brillante réception à laquelle avaient été invités les parents et quelques amis, a eu lieu. M. et Mme Baldwin sont installés dans un joli home situé au coin des rues Magazine et Uppeline où ils seront heureux de recevoir leurs amis.

Le mariage de Mlle. Frances Pollard Cocke aura lieu jeudi le 24 Avril à 5 heures à la résidence de M. et Mme. William Wist Howe, 1304 rue Second.

Mme J. W. Libby et Mlle Edith Libby sont parties samedi pour New York, d'où elles s'embarqueront pour l'Europe où elles vont voyager pendant plusieurs mois.

Le mariage de Mlle Maud Ravencamp Campbell avec le Dr. Walton Butterworth a été célébré en l'église de la Trinité, mercredi dernier, à cinq heures. L'église qui étaient brillamment illuminée contenait à grand'peine la foule qui s'y pressait afin d'assister à l'union de deux jeunes gens également sympathiques. Le cortège était composé des ushers : MM. Robert Holmes, George Butler, J. L. Airey et Frank Butler ; des garçons d'honneur, Dr M. Souchon, Dr Erasmus Fenner, Dr O'Kelly, Dr Lovell et Dr Elliott ; des demoiselles d'honneur : Mlles Nina Bland, Cora Schriever, Mary Butler, Amelia Schriever, Lottie Gallegher et de la "maid of honor," Mlle Laura Campbell. La mariée, une jeune personne d'une grande grande beauté, portait un fort beau costume de satin duchesse garni de point d'Alençon. Au bras de son frère, M. John B. Campbell, elle s'est rendue à l'autel où l'attendait le marié avec son "best man," le Dr C. Horton. La bénédiction nuptiale leur fut alors donnée par le Bishop Sessums, assisté du Rév. M. Warner. Au retour de l'église les invités se rendirent à la résidence de la mariée où une charmante réception leur fut donnée.

Mme Norman Walker a donné un très beau dîner. Au nombre des convives se trouvaient Mlle Elmire Janin et Mlle Flo Field.

Le Musician's Guild a tenu sa dernière réunion au Sophie Newcomb Hall, hier après-midi.

Une soirée musicale sera donnée par M. F. C. Viavant mercredi, le 22 avril à l'Institut Mathey-Picard, 2308 avenue de l'Esplanade. Mlles Louise Werché, Bessie Kaufman, Ruby McGrable, Berthe Viavant, Louise Delery, et Miss J. A. Billaud, Reinauer Weingart et Wilson sont de ceux qui participeront à la fête dont le programme est des plus attrayants.

Le mariage du Lieut. Augustin se fera très probablement en juin, et, peut-être à la Nile-Orléans. Ses amis, et ils sont nombreux, le désirent vivement.

Jeudi, le 16 avril, a eu lieu en la résidence de Mme John P. Stagg, le mariage de sa fille Virginie Somers avec M. Henri J. Rivet. Le Rév. M. Waters de l'église St-Paul, qui officiait a prononcé suivant l'usage, une allocution de circonstance. A l'issue de la cérémonie une très jolie réception à laquelle assistaient parents et amis a été tenue, et nombreux sont ceux qui sont allés présenter leurs vœux aux jeunes mariés qui ne comptent que des sympathies.

M. et Mme Dave Morris sont repartis lundi pour Boston, Mass., où M. Morris va reprendre ses études au Collège Havard.

Le mariage de Mlle Florence Isaac avec M. Bernard N. Hemmann a été célébré mercredi dernier en la résidence des parents de la mariée.

Au nombre de nos hôtes distingués se trouvait récemment M. Hamlin Garland, l'écrivain distingué.

M. W. E. Stauffer est de retour de New York.

Mlle Alice Forstall passera l'été à St-Jacques, Lne, avec Mme Dubourg.

M. Watts Kearney est parti pour Cincinnati.

M. et Mme D. A. Chaffraix partiront pour l'Europe dans les premiers jours de mai.

Avez-vous de vieux mais beaux meubles de salons ! Envoyez-les chez Leopold Levy et ils seront renouvelés et rendus meilleurs que jamais. M. Levy a en stock une immense variété de matériel de tapisserie et d'étoffe pour recouvrir les meubles à des prix très bas.

MARX BROS Bargain Sellers, 605-609 Rue Canal.

UNE GRANDE VENTE De COMPLETS !

LE VRAI MERITE PARLE ! LA VALEUR TRIOMPHE !

MARX BROS. Bargain Sellers, 605-609 Rue Canal.

La Semaine de la Vente d'initiation de l'Habillement Max Ernst a été un Grand Succès.

Elle a été la plus belle semaine d'affaires que nous ayons jamais connue. Des centaines sur des centaines de Costumes nouveaux ont été ajoutés à notre liste.

Nos offres d'Habillements sont incomparables. Nous mentionnons ici quelques-uns de la quantité que nous pouvons montrer.

$3.98 Pour Suits d'Hommes, Valant $6.
$4.48 Pour Suits d'Hommes, Valant $7.
$4.84 Pour Suits d'Hommes, Valant $8.
$5.84 Pour Suits d'Hommes, Valant $9.
$6.49 Pour Suits d'Hommes, Valant $10.
$7.86 Pour Suits d'Hommes, Valant $12.50.
$8.99 Pour Suits d'Hommes, Valant $13.50.
$84.84 Pour Suits d'Hommes, Valant $15.
$12.50 Pour Suits d'Hommes, Valant $18.

VENTE SPECIALE DE PANTALONS COURTS.

1000 paires à 9c. | 600 paires à 19c | 500 paires à 22c | 400 paires à 46c

Il me reste en vente seulement que très peu de paires. Prix extrêment réduits ! Pensez-y ! $1.10, $1.23, $1.33, $1.79, $2.34, etc.

La seule place en ville où les Suits de Première Communion sont offerts à de si bas prix. $1.99, $2.94, $3.46 et au-dessus.

Cette Semaine nous offrirons des Bargains Spéciaux en Chemises et Lingerie de dessous.

MARX BROS.,
Bargain Sellers,
605-609 RUE DU CANAL.

Succursale de la Compagnie d'Assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Nouveau No 322, vieux No 68 rue Royale.

Capital payé	$500,000 00
Actif, 1er janvier 1896	1,015,485 66
Surplus	250,074 69
Surplus aux détenteurs de polices	765,340 35

J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER, OCTAVE LABARRE
18 oin95-1an

PIANOS PLEYEL
Importés directement de Paris à des prix très bas
PAIEMENTS MENSUELS FACILES.
PHILIP WERLEIN, SEUL AGENT
713 - RUE DU CANAL. - 713
13 déc—6 m—dim mar ven

FEUILLETON.

L'HABILLEUSE.

I

A l'Odéon, ce soir-là, on donnait le *Dépit amoureux* en lever de rideau, et la belle Sophie Chérubin, qui jouait Marinette, était encore en scène, lorsque Fabrec—vous savez bien, Fabrec, le député à barbe d'or, qui a l'air si jeune malgré ses quarante ans et qu'on rencontre à toutes les premières représentations—entr'ouvrit, sans frapper, la porte de la loge en disant :

—"Coucou !"

Le scélérat avait espéré surprendre la comédienne, au moment du démaquillage, dans le plus séduisant désordre, comme il en avait eu parfois la chance ; la scène d'indignation feinte que jouait alors Sophie Chérubin amusait toujours beaucoup Fabrec. "Fi ! l'indiscret !.... Je vous défends de regarder !.... Vite, le nez dans l'angle du mur.... le temps que je remette mon peignoir....Oh ! ces monstres d'hommes !" Et cela finissait généralement par un baiser de réconciliation.

Aussi fut-il un peu désappointé en trouvant la loge vide.

Mais Constance, la vieille habilleuse, sortit de derrière un paravent.

—"Si monsieur veut bien prendre la peine de s'asseoir. Madame reviendra dans cinq minutes."

Fabrec se laissa tomber dans un fauteuil de perse à fleurs, mit une jambe sur l'autre, et tout en frappant sa bottine vernie du bout de sa canne, il glissa dans les réflexions, tandis que la vieille femme rangeait de petits objets sur la table de toilette.

Après tout, que venait-il faire chez Sophie Chérubin ? Pas d'amour. A peine un désir. Un jour qu'il devenait pressant elle lui avait dit d'un petit air raisonnable : "Ecoutez, Fabrec, vous êtes bien gentil, mais j'ai quarante mille francs de dettes ; et, pour vous autres, c'est fini, le beau temps du Panama ! Venez bavarder ici tant que vous voudrez.... Mais nous ne serons jamais que de bons camarades !"

Franchement, elle avait raison. Pourtant, un attrait la ramenait là, un attrait presque désintéressé, car content d'obtenir par-ci par-là ce que nos ancêtres appelaient les "menus suffrages", il se plaisait auprès de cette comédienne si belle et si gaie, et riait franchement de ses saillies spirituelles. Et puis, quoi ? il faut bien tuer le temps !

Tout en songeant, Fabrec regardait machinalement l'habilleuse, et, brusquement, il fut tiré de sa rêverie par le visage de la petite vieille, reflété dans le miroir.

Quelle ruine ! quelle navrante laideur !

Sèche comme un bâton, ridée comme une pomme en hiver, une tignasse de cheveux couleur de cendre, des yeux de morte, une dent jaune et trop longue mordant la lèvre violette, elle faisait peur. Et dire que cela avait été une femme, peut-être jolie, sans doute aimée ! Elle devait avoir au moins soixante-quinze ans. Et Fabrec, dont le cœur n'était pas mauvais, avait pitié de cette lamentable vieille, travaillant jusqu'à la mort ; mais le raffiné éprouvait aussi comme un dégoût de voir cette sorcière en haillons de deuil qui semblait salir, en les touchant, les dentelles, le nécessaire d'argent ciselé, les peignes d'écaille blonde, toutes les choses de luxe, délicates et parfumées, qui brillaient sur la table de l'actrice.

II

Soudain, la porte s'ouvrit et Sophie Chérubin parut, une rose à l'oreille, dans sa fringante jupe de Marinette ; elle était fraîche comme un bouquet, la divine brune, et elle éclatait de beauté, de fard et d'effronterie.

—"Ah ! Fabrec ! s'écria-t-elle joyeusement.... Eh bien ! vous arrivez à propos et nous allons tailler une bavette !.... On viendra nous prendre tout-à-l'heure, moi et les camarades, en costume pour nous mener à la Gaîté, où nous jouons dans un "bénéfice".... En attendant, nous causerons...."

L'habilleuse avait déjà passé derrière le paravant. On bavarda, et Sophie, comme elle en avait l'habitude, se mit à taquiner le beau Fabrec sur les nombreux succès de galanterie qu'on lui attribuait dans le monde des théâtres. Voyons, était-ce encore vrai son histoire avec la divette des Nouveautés ? Mais Fabrec était discret. Aux questions de Sophie, il ne répondait que par des plaisanteries, sans rien dire. Elle s'en irritait un peu. Quel sournois il faisait, vraiment ! Elle ne parviendrait donc jamais à lui faire raconter une de ses bonnes fortunes de coulisses, une seule !

—"Eh bien ! ma chère, finit par répondre Fabrec en souriant, puisque vous y tenez à ce point, je vais vous dire quelle a été ma première passion."

—"Pour une femme de théâtre ?"

—"Oui. Seulement, je vous en préviens, l'action ne se passe pas pas à la Comédie-Française, et l'héroïne n'est pas sociétaire à part entière..., J'avais dix-neuf ans, je commençais mon droit, et j'étais naïf, et j'étais timide.. Un soir, j'entre au petit théâtre des Gobelins, où l'on jouait la "Berline de l'Emigré," et j'y suis foudroyé d'amour par la "jeune première" de l'endroit, qui s'appelait Blanche Lilas.... Oh ! dès son entrée en scène !.... Etait-elle jeune ? Etait-elle jolie ? Je me le demande, aujourd'hui que je sais que la beauté d'une actrice peut disparaître avec le fard, et que les ingénues ont généralement un fils de vingt-cinq à trente ans.... Mais, alors, Mlle Blanche Lilas m'apparaissait comme la plus désirable des femmes ; je ne vivais plus que pour rêver d'elle, et, afin de l'admirer plus souvent, sur les planches des Gobelins, de Montparnasse et de Grenelle,—car la troupe était ambulante,—je vendais tous mes bouquins aux étalagistes de la rue Cujas....Grâce à Blanche Lilas, je connais le répertoire des anciens "mélos"....Ah ! qu'elle était charmante dans le "Crétin de la Montagne" et dans "Polder ou le Bourreau d'Amsterdam !...." C'est la seule femme pour qui j'aie fait des vers ; ils étaient exécrables, mais sincères, et jamais, bien entendu, je ne trouvai l'audace de les lui adresser....Les vacances m'appelèrent alors en province, dans ma famille. Je les passai à compter les heures, et, le soir même où je revins à Paris, je courus aux Gobelins, puis à Montparnasse, puis à Grenelle.... Mais le nom de mon idole ne figurait plus sur aucune des trois affiches !.... L'inquiétude, l'affreuse inquiétude que j'éprouvais, me donna le courage d'entrer chez le concierge du théâtre, de l'interroger, et j'appris qu'on n'avait pas renouvelé l'engagement de Mlle Blanche Lilas, qu'on ne savait pas ce qu'elle était devenue.... Eh bien ! ma chère amie, croyez-moi si vous voulez, mais j'ai éprouvé, ce jour-là, mon plus douloureux, mon plus amer chagrin d'amour, et j'ai mis de longs mois à m'en consoler."

—"Et c'est tout ?" demanda la comédienne."

—"Sans doute."

—"Fabrec, vous êtes un mystificateur et vous vous moquez de moi avec vos souvenirs d'étudiant !...."

Mais, soudain, la femme de chambre de la comédienne fit irruption dans la loge.

—"Madame, madame.... ces messieurs et ces dames montent en voiture.... on n'attend plus que vous !"

Et la voix d'un régisseur criait, dans l'escalier :

—"Mademoiselle Chérubin.... vite !.... on est en retard !"

Oust !.... en une minute, la camériste prit les paquets des mains de l'habilleuse, et Sophie s'enveloppa d'une fourrure. "Au revoir, Fabrec !" Et les deux femmes s'enfuirent.

III

Fabrec allait partir à son tour, quand la vieille Constance s'approcha et, levant vers lui sa face de misère ;

—"Monsieur", murmura-t-elle timidement.

—"Hein ?.... quoi, ma bonne ?...."

—"J'ai une prière à vous adresser.... Voilà : je suis bien lasse ; je n'ai plus de santé ; c'est à peine maintenant si je puis faire ma besogne.... Alors, j'ai demandé mon admission dans un hospice."

—"Bien, dit Fabrec distraitement ; la prochaine fois vous me remettrez une note."

Mais l'habilleuse n'avait pas tout dit.

—"Et puis, monsieur, il y a une chose qui vous intéressera peut-être à moi davantage.... Je vous ai entendu tout-à-l'heure, quand vous causiez avec Madame.... Eh bien ! c'est moi qui suis Blanche Lilas."

Involontairement, Fabrec poussa une exclamation, recula d'un pas.

Blanche Lilas ! c'était Blanche Lilas, cette pauvresse en loques noires, avec cette figure pour veiller les morts !

Il s'écria, très-troublé, presque avec effroi :

—"Mais quel âge avez-vous donc ?"

La vieille eut un pitoyable sourire.

—"Pas celui que je parais, c'est vrai.... J'ai eu tant de mal ! gémit-elle.... Mais j'ai soixante-deux ans, et j'en avais déjà quarante et-un quand vous m'avez vue jouer, dans la banlieue.... Vous le disiez, il n'y a qu'un instant : l'âge des actrices, ça ne se voit pas de la salle.... N'empêche que, cette année-là, justement, on m'a congédiée. On me trouvait trop vieille. Et, tout de suite, ce fut la misère.... Trois mois après avoir quitté le théâtre, monsieur, je faisais des ménages ; ce n'est que longtemps après qu'un vieux camarade, qui jouait ici les grimes, m'a fait avoir cette place d'habilleuse.... Mais je suis à bout de forces. Il n'y a plus que l'hospice qui me convienne. Ma demande est à l'Assistance publique. Vous pourrez demander.... De mon vrai nom, je m'appelle Constance Poireau.... Et puisque, dans le temps, monsieur, vous avez fait attention à moi....

Elle s'interrompit, comme honteuse, craignant de déplaire, en insistant sur ce souvenir, à l'homme qu'elle sollicitait ; heureusement pour elle, il avait bon cœur.

—"J'irai.... j'irai dès demain, dit il d'une voix qui tremblait un peu. Soyez tranquille, je vais secouer les bureaux, leur mettre le feu sous le ventre. Et si, pour le moment, ajouta-t-il, les doigts au gousset, je pouvais vous être utile !...."

Mais elle eut un geste de refus, discret et très-digne.

—"Merci, monsieur.... Tout ce que je désire, c'est d'entrer à l'hospice.... Là, avec mon petit secours annuel de la Société des Artistes, je serai parfaitement heureuse."

Par un mouvement cordial, avant de la quitter, il lui tendit la main.

Mais, quand elle y mit la sienne, toute sèche et ridée, il ne put réprimer un frisson, en songeant que, vingt ans plus tôt, il aurait pleuré de joie s'il avait pu déposer, sur cette même main, son timide baiser d'adolescent.

Et, en s'en allant à travers les corridors du théâtre, avec un léger battement de cœur, il s'étonnait, malgré son expérience, de cette étrange vie de Paris, où lui, presque un jeune homme encore, avait le devoir d'obtenir un lit incurable pour la femme qui lui avait donné son premier rêve d'amour.

FRANÇOIS COPPÉE.

Dans un bal officiel :

—Monsieur, permettez-moi de vous serrer la main, pour faire voir que je connais quelqu'un ici.

—Avec plaisir, monsieur, car je me trouve absolument dans le même cas que vous.